

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

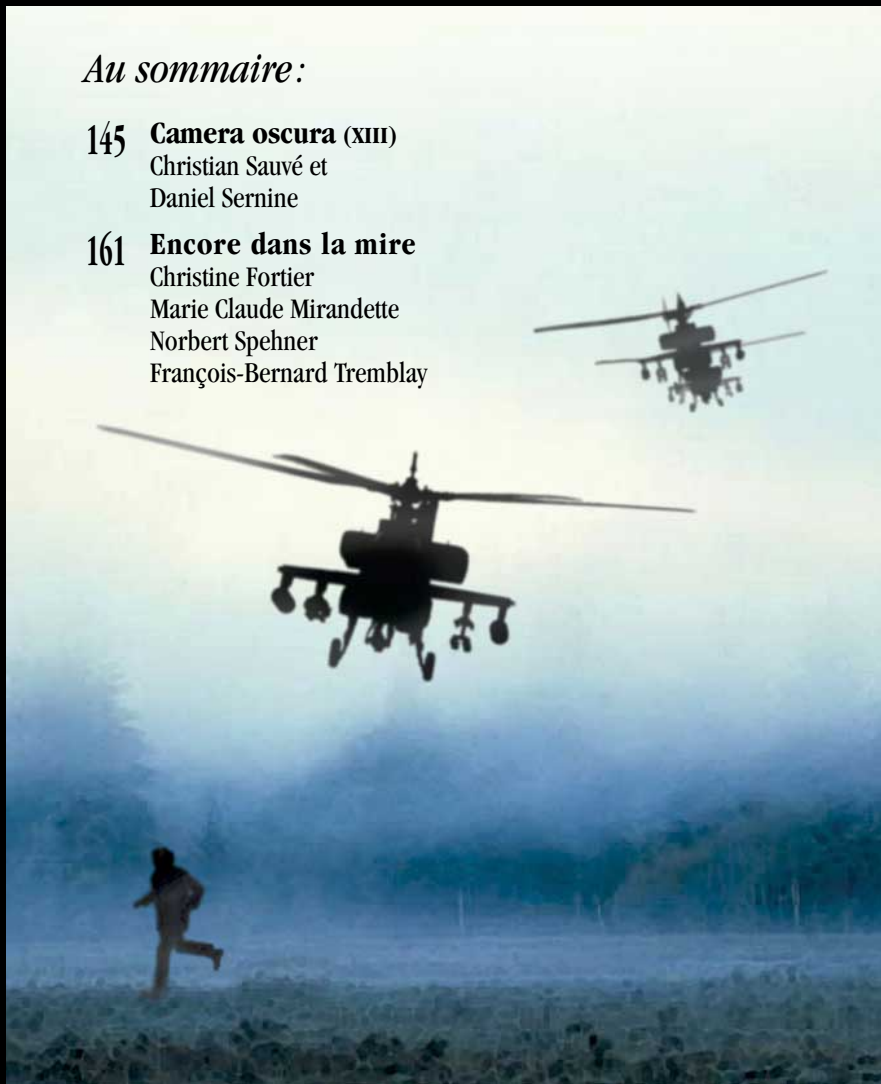
Au sommaire :

145 **Camera oscura (XIII)**

Christian Sauvé et
Daniel Sernine

161 **Encore dans la mire**

Christine Fortier
Marie Claude Mirandette
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



N° 13

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 12 L'ANTHROPOLOGIE FÉMINISTE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 28 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 13 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 13 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2004

© **Alibis et les auteurs**



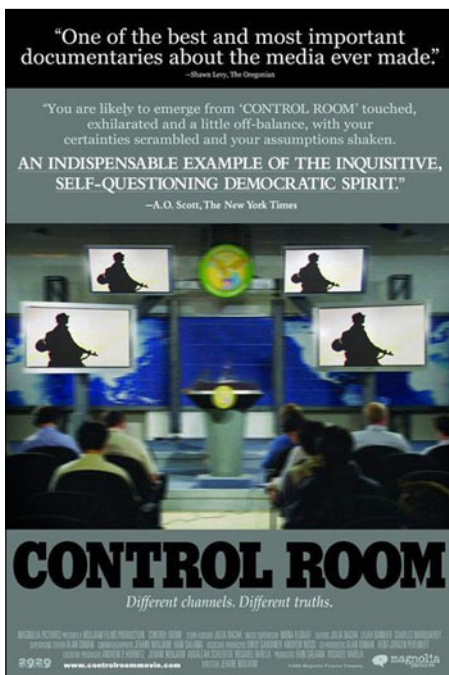
Quand Hollywood nous présente un film d'action où les héros sont des marionnettes, puis un autre où le secret d'un trésor fabuleux est caché derrière la déclaration d'Indépendance américaine, il n'est pas déplacé de dire que, pour ce trimestre, il y a de tout, pour tous ! Qu'il s'agisse de documentaires ou de fictions, l'automne 2004 aura livré une production décente, sans chef-d'œuvre, mais tout de même dotée de ses bons moments.

Voyons donc ce qui reste de l'automne, une fois les feuilles tombées...

Un dernier mot sur la politique américaine

Ça va, ça va : inutile de dire qu'il est temps de passer à autre chose que la politique américaine. Après le raz-de-marée des présidentielles de 2004, on ne blâmera personne de vouloir ignorer le sujet pendant quelque temps. Même Michael Moore est inconsolable en raison du manque d'impact de son **Fahrenheit 9/11**. Mais que les lecteurs les plus gauchistes de cette chronique se rassurent : il ne reste maintenant plus que 47 mois avant la prochaine élection présidentielle américaine, et il y aura amplement de bons films d'ici là pour passer le temps... à commencer par l'arrivée imminente en vidéo de deux documentaires fort bien faits.

Le premier nous amène dans les coulisses de l'invasion américaine de l'Iraq, telle que vue par les journalistes couvrant la guerre à partir du centre de commandement américain au Qatar. Annoncé comme un coup d'œil sur le réseau d'information arabe Al-Jazeera, **Control Room** finit par aborder, dans un style dépouillé qui dépend exclusivement des images tournées sur place, toute la problématique du contrôle des médias dans le feu de l'action.



146

Le coup de génie de la réalisatrice Jehane Noujaim, c'est de suivre le déroulement de la guerre à travers les actes et les réflexions de véritables journalistes, qui évoluent sous nos yeux à la manière d'authentiques personnages. Qu'il s'agisse d'un porte-parole américain, d'un producteur jordanien ou d'un cynique soudanais, tous sont affectés de manière différente par les événements qu'ils couvrent.

Pour les spectateurs non américains, la campagne de publicité ayant accompagné la sortie (modeste) de **Control Room** aux États-Unis sera un aspect tout aussi intéressant du film. L'affiche annonce fièrement *Different Channels, Different Truths*, comme si on nous apprenait que l'information est traitée de façon différente selon l'intermédiaire ! Parmi les moments les plus efficaces du film, on compte assurément ceux où on voit la guerre telle que décrite par les Américains, de Donald Rumsfeld à Fox News, en termes rendus complètement ironiques par les images précédentes...

Dans un registre différent, on notera le film **Going Upriver**, une hagiographie qui présente le parcours de John Kerry durant

et après son service au Vietnam. Ce film, réalisé par un ami personnel du candidat démocrate défait, montre non seulement les faits d'armes de Kerry mais aussi (et surtout) le rôle qu'il joua par la suite au sein du mouvement anti-guerre et du groupe *Vietnam Veterans Against the War*. Du matériel d'archives savamment choisi démontre avec éclat le leadership de Kerry, non seulement comme porte-parole *clean-cut* du groupe, mais aussi comme organisateur d'une protestation bien orchestrée et comme modérateur quand les esprits s'échauffaient. Les extraits de son témoignage devant le sénat américain sont d'une rare efficacité.

Dans le contexte contemporain, les parallèles entre la guerre du Vietnam et le borbier iraquien sont évidents. Mais ils ne s'arrêtent pas là : on entend dans **Going Upriver** (de par les fameux *Nixon Tapes*) la Maison-Blanche de l'époque sélectionner un certain John O'Neill pour mener une campagne de salissage contre Kerry. Or, les observateurs de la scène politique américaine de 2004 se souviendront d'O'Neill comme d'un porte-parole du groupe *Swiftboat Veterans for Truth* qui – trente ans plus tard – avait pour but de ternir la réputation du candidat démocrate...



Il n'y a pas de doute : **Going Upriver** est une œuvre pro-Kerry. Mais même en sachant que le documentaire ne dit certainement pas tout, on reste stupéfait devant la puissance du matériel d'archives, qu'il s'agisse de photos saisissantes ou de ces jeunes vétérans jetant leurs médailles en guise de protestation. Difficile de ne pas en venir à la conclusion que, trente ans plus tard, plusieurs Américains revivent encore le Vietnam.

High Concept

Au royaume hollywoodien, le *high concept* est roi. Si vous réussissez à intéresser un producteur en moins de quinze mots, vous avez un avenir dans cette industrie. Mais tous les films à *high concept* ne sont pas égaux. On se souviendra longtemps de **Speed** (*Si l'autobus ralentit, les passagers explosent !* : six mots) mais pas du tout de **Daylight** (*Prisonniers d'un tunnel routier !* : quatre mots). Une prémisse accrocheuse n'est pas un palliatif d'un mauvais scénario.

Sans pour autant prétendre que **Cellular** passera à l'histoire, il est clair que c'est un film qui laissera de meilleurs souvenirs que **Paparazzi**. Pourtant, les deux films ont lieu à Los Angeles, les deux sont des thrillers sans prétention et les deux peuvent être décrits en quelques mots – où est la différence ?

Examinons d'abord le pire film. **Paparazzi** commet, dès le départ (*Un acteur se venge des paparazzis qui ont blessé sa famille !* : onze mots), le péché d'oublier qui paie pour voir des films. Les fantaisies de vengeance sur les méchants photographes qui menacent la vie privée des vedettes sont sans doute monnaie courante chez les douzaines d'acteurs hollywoodiens pourchassés par les paparazzis. Mais pour nous, c'est une situation tellement improbable qu'elle en devient absurde.

Les défauts de **Paparazzi** ne s'arrêtent pas là. On pourrait continuer en montrant du doigt le tempérament bouillant du protagoniste, qui ne fait vraiment rien pour régler la situation. On pourrait souligner la tradition américaine classique de la thérapie par le meurtre (la conclusion du film se complait lon-



Photo : 20th Century Fox

guement à faire valoir ce point). On pourrait même – pourquoi pas – soupirer devant l'habitude hollywoodienne de présenter la violence comme moyen de régler ses différends.

Mais il est inutile d'évoquer des objections idéologiques fondamentales quand le scénario du film est aussi incompetent. **Paparazzi** se fonde essentiellement sur trois ingrédients : la nature stupidement agressive du protagoniste, la pure caricature des photographes antagonistes (jusqu'à montrer l'un d'entre eux – le plus méchant – grommeler « Je t'aurai » devant une image du soi-disant héros) et une série de coïncidences tout aussi invraisemblables les unes que les autres. Ficelez le tout dans un scénario terne et le résultat final est un film qui semble mépriser l'audience générale au profit du réconfort offert à ses producteurs.

Le scénariste de **Cellular** (*Kidnappée, elle joint un adolescent sur son téléphone cellulaire !* : neuf mots) aura au moins compris que l'élitisme n'est pas la voie du succès en salle. Ici, notre protagoniste est un jeune homme tout à fait ordinaire (une performance sympathique de Chris Evans) qui ne souhaite rien de plus que du bon temps avec ses amis. Mais sa journée bascule lorsqu'il reçoit un appel sur son téléphone cellulaire : il s'agit d'une femme kidnappée pour qui il représente la seule chance d'évasion. La retrouvera-t-il à temps ? C'est une histoire de Larry Cohen (celui-là

même qui avait écrit **Phone Booth**, si, si), ce ne sera donc pas si simple !

Ignoré par les policiers, chargé de protéger une famille en danger, pourchassé par les méchants, notre héros devra se précipiter d'un endroit à l'autre et redoubler d'astuce pour aider son interlocutrice en détresse. Chemin faisant, **Cellular**



Photos : New Line Cinema



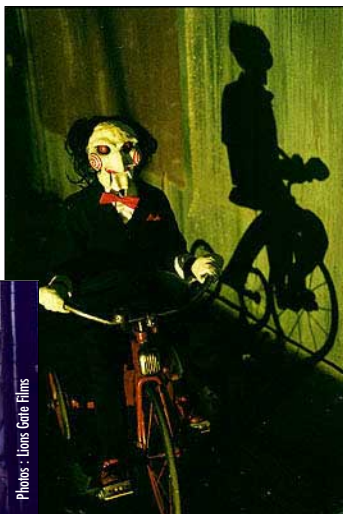
nous donne droit à un superbe petit thriller californien sympathique et nullement prétentieux. Le scénario est aussi invraisemblable que celui de **Paparazzi**, mais il n'est pas abordé avec condescendance.

Mieux encore : le réalisateur David R. Ellis (**Final Destination 2**) sait que dans le doute, il vaut mieux être rapide et efficace. **Cellular** enchaîne donc péripétie sur péripétie, ne laissant jamais aux spectateurs l'occasion de souffler. C'est manipulateur, bien sûr, mais ça fonctionne comme un charme : on sort du film sans souvenirs précis, mais avec au moins l'impression d'avoir passé un bon moment. Si ça peut paraître un compliment bien diffus, c'est déjà mieux que la moyenne.

Comment se faire pardonner les (moins) pires défauts

Poursuivant sur notre lancée pédagogique (comment faire des films qui ont au moins l'air de ne pas être trop mauvais), le temps est maintenant venu d'examiner le cas de **Saw** et **After The Sunset**, deux films on ne peut plus différents, mais qui finissent par dépendre de techniques similaires.

Saw d'abord : ce film à microbudget (à peine 1,2 million de dollars) tourné en vitesse (18 jours) avec une bande d'acteurs de troisième échelon (Cary Ewles, Danny Glover, Dina Meyer, Monica Potter) réussit à capturer l'imagination par la seule force d'un mystère. Tout débute dans une toilette délabrée, alors que deux hommes se réveillent et découvrent qu'ils sont solidement enchaînés à la plomberie. Pourquoi eux ? Pourquoi là ? C'est qu'un tueur tordu rôde et plonge ses victimes



Photos : Lions Gate Films

dans des scénarios cauchemardesques où chaque détail est planifié et où la survie n'est pas nécessairement préférable...

Construit comme un casse-tête particulièrement sadique, **Saw** rappelle le moralisme dément et les boucheries exotiques de **Seven** sans toutefois en acquérir la profondeur. À des jonctions cruciales de l'intrigue, le film accélère le rythme de son montage, bonifie la bizarrerie de ses images et augmente le volume de sa bande sonore. L'effet est saisissant, mais il est surtout calculé pour obscurcir les trous les plus gênants de l'intrigue, ceux qui n'émergent qu'après puisqu'on a le souffle coupé pendant le film.

Car **Saw**, à la manière de tant de films consacrés aux amateurs de genres, est un carnaval d'extrêmes qui n'a que très peu de rapports avec la réalité. Tueur en série étonnamment astucieux, situations forcées, retournements improbables? Eh oui: le scénariste contrôle évidemment toutes les ficelles.

Cela ne fait pas nécessairement de **Saw** un mauvais choix: les amateurs de cinéma particulièrement macabre y trouveront amplement de quoi se mettre sous la dent. C'est un film qui annonce que le scénariste Leigh Whannell et le réalisateur James Wan sont à surveiller. Car malgré ses faiblesses, **Saw** livre la marchandise à toute vitesse. Le produit final reflète la bande-annonce.

Ce qui est aussi le cas pour **After The Sunset**, une comédie de cambriolage ensoleillée et insouciant qui tolère bien la réalisation sans histoire que lui impose Brett Ratner. Pierce Brosnan et Salma Hayek y interprètent des cambrioleurs à la retraite vivant grassement dans un paradis tropical. Mais la tentation arrive – en même temps qu'un agent du FBI intempestif – sous la forme d'un diamant exposé à bord d'un navire de croisière...

Il y aura un vol. Il y aura des querelles entre les personnages. Il y aura un jeu de chat



et de souris avec l'agent du FBI. Il y aura des images tropicales saisissantes. Il y aura des blagues ratées, des retournements douteux et une finale heureuse. Nous pouvons déduire tout cela en regardant l'arrière de la boîte du film. Et, pendant 100 minutes, **After The Sunset** se révèle être à l'image de sa publicité. La cinématographie est chaude, colorée, sensuelle (pour ne pas dire dénudée) et légère à souhait. L'effet est impeccable : il semble presque cruel de s'interroger sur les trous béants de la logique du film, sur les scènes tombant à plat ou sur l'impression que Ratner ne fait guère mieux qu'un effort minimal pour transformer notre sympathie en affection. Mais lorsqu'il y a des plages, des rires et des performances si décontractées, comment s'en plaindre ?

Manipulation ratée

Quel étrange animal que **Team America : World Police** ! Pendant un moment, on reste pantois devant sa prémisse : faire une parodie des films d'action à la Bruckheimer sous forme de... marionnetes.

152 C'est une idée de Trey Parker et Matt Stone, les deux créateurs de la série **South Park**. Et, comme leurs œuvres précédentes, **Team America** se veut aussi grossière et iconoclaste que possible (ce n'est pas un film pour toute la famille...). La séquence d'ouverture montre comment *Team America* combat les terroristes au centre-ville de Paris, éliminant la menace en détruisant l'essentiel de la ville. Prometteur ! Les rires continuent alors que *Team America* recrute un nouveau membre, un acteur qui devra infiltrer d'autres groupes terroristes et, chemin



Photos : Paramount Pictures

faisant, contrecarrer les plans du méchant Kim Jong-Il. Après la mort de Hans Blix (oui, oui), *Team America* devra affronter les vedettes de Hollywood, prêtes à tout pour promouvoir la cause de la paix !

Mais si le film connaît sa part de succès en parodiant les conventions des *blockbusters* d'action, il provoque tout de même une certaine déception. Plus le film avance, plus il devient évident que **Team America** veut non seulement rire de ce genre de cinéma, mais aussi être admiré en tant que tel : si tout est à voir au second degré, cela n'empêche pas le scénario de présenter *Team America* comme de véritables héros méritant nos applaudissements à la fin du film. Curieux... Comme quoi il est parfois impossible de sortir des conventions que l'on veut démolir.

Conseils du Trésor



Avouez-le : même s'il en est à sa quatrième collaboration avec Jerry Bruckheimer, l'idée de Nicolas Cage comme héros d'action demeure étrange. Que dire, alors, d'un film où il joue un chasseur de trésor cherchant des indices dans le patrimoine américain ?

Bienvenue à **National Treasure**, un film où l'on vole la déclaration d'Indépendance, où l'on rencontre des francs-maçons, où l'on s'intéresse aux premières années de la République américaine et où l'on se balade du cercle Arctique à Washington D.C., de Philadelphie à New York... Si le début de la production du film a précédé (de peu) le succès de *The Da Vinci Code*, on reconnaîtra tout de même nombre de traits partagés avec le roman de Dan Brown : une forte trame de thriller sous forme de poursuite, un trésor caché, un vernis d'intellectualisme bien placé et une révélation progressive de secrets historiques. Peu importe ce que l'on

pensera des personnages (sympathiques mais minces), des péripéties (la routine habituelle pour les films d'action) ou des dialogues (optimisés pour la bande-annonce), le film possède une énergie et un intérêt quasi constants.

Sans doute mieux apprécié par des férus d'histoire indulgents, **National Treasure** n'en demeure pas moins un divertissement astucieux et bon pour toute la famille. Sans être un **Indiana Jones** contemporain, ça saura mater votre appétit pour ce genre d'histoire jusqu'à la version cinématographique de *The Da Vinci Code*... ou bien peut-être jusqu'au prochain roman de Brown, que l'on annonce déjà comme portant sur les francs-maçons et se déroulant à Washington D.C. Conspiration ? Seulement si vous y croyez.



Photo : Walt Disney Pictures

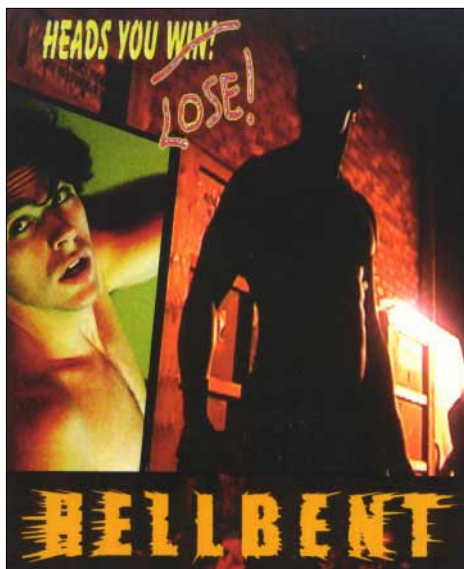
« Plié dans l'enfer » ? Non... « acharné ».

Hellbent se présente comme le premier *slasher* gai et, à ce titre, a ouvert ou clos plus d'un festival de films gais (dont celui de Philadelphie en juillet 2004 et celui de Montréal en septembre).

Présent à l'ouverture du festival Image et Nation, le réalisateur texan Paul Etheredge-Ouzts évoquait sa sortie du placard en tant qu'amateur de films d'horreur, un domaine qu'on n'associe pas spontanément à la culture gaie. Se réclamant ouvertement de l'univers des *B-movies*, Etheredge-Ouzts aide ce critique-ci à placer ses commentaires en contexte. Dans son genre, **Hellbent** s'avère donc un très bon *slasher*, mélange judicieux de prévisible et d'imprévisible – jusqu'à la dernière image pour ce qui est de l'imprévisible. Il y a du *gore* en doses mesurées mais fort habilement réussies.

L'intrigue, comme il se doit, se déroule à l'Halloween ; au lieu d'un campus d'université, le décor est West Hollywood. Malgré le meurtre par décapitation de deux jeunes hommes la veille, quatre amis déguisés commencent leur virée nocturne

dans le parc où le crime a été commis. Ils voient un personnage masqué, cornu, qui les suivra de bar en bar à travers le carnaval ; ils croient que l'homme, taciturne et imposant, drague l'un d'entre eux. Ils distinguent mal la faucille ; le spectateur, lui, sait trop bien qu'elle est l'arme du crime. Le personnage central, Eddie, s'est costumé avec l'uniforme de policier de son père mort jeune ; il travaille lui-même comme auxi-



liaire civil à la police et, peut-être pour cela, semble être au foyer des intentions criminelles du bourreau. De ses motivations on ne saura rien, tandis que celles de ses victimes seront raisonnablement développées – quête d'amour et de sexe (dans l'ordre ou le désordre) de quatre colocataires aux styles différents. Spécificité : au lieu d'être perpétrés dans les chambres ou les sous-sols de maisons banlieusardes, certaines décapitations seront commises dans les discothèques gaies, l'une d'entre elles sur la piste de danse elle-même, sous les stroboscopes. Invraisemblable ? C'est l'Halloween, comme le répète plus d'une fois le protagoniste.

Les acteurs sont compétents ; celui qui tient le rôle principal, Dylan Fergus, a une tête à jouer dans les *soaps* d'après-midi, ce que nous confirme exactement une consultation d'IMDb : Fergus serait un habitué d'**All My Children**. Les autres sont des comédiens de séries télévisées (**X-Files**, dans un cas) ou ont tenu des rôles très secondaires au cinéma.

Je ne sais pas si **Hellbent** a une destinée hors du circuit des festivals gais et des clubs vidéo. Dans ce dernier cas, même les hétéros pourront le louer car il n'y a pas de sexualité explicite et l'on n'y voit qu'une ou deux fois des « horreurs » du genre deux hommes s'embrassant... [DS]

Sweet kids, Mean Creek

Pour qui a vu **Bully** de Larry Clark (avec Michael Pitt et Brad Renfro), la première demi-heure de **Mean Creek** peut causer un sentiment de familiarité. Le point de départ est en effet le même, avec un degré de violence bien moindre : des élèves d'une école secondaire, se faisant aider d'un garçon plus vieux, veulent donner une leçon à un voyou qui terrorise tout le monde. Dans **Bully**, le personnage incarné par Michael Pitt était vraiment un sale type, violent, cruel, et le complot visait à le tracter. Dans **Mean Creek**, George est un gros voyou qui ne se gêne pas pour battre des élèves plus petits (dont Rory Culkin), mais il est plus pathétique qu'autre chose, son obésité et ses troubles d'apprentissage expliquant en partie son comportement asocial. Et, surtout, l'invitation à une balade en chaloupe n'est pas le prélude à une exécution, mais simplement à une humiliation par baignade forcée.

Le film de Jacob Aaron Estes n'en est pas moins intense car on sait – par la bande-annonce, par les résumés ou par la simple influence de



Bully – que la cruelle plaisanterie va mal tourner. Durant la progression dramatique, je ne cessais de me tortiller sur mon siège, car la naïveté avec laquelle le gros George accepte l'invitation est touchante : il est stupide mais il *veut* tellement avoir des amis. Du coup, on regrette pour lui, bien qu'il cesse rarement de se montrer désagréable durant l'excursion sur la rivière éponyme. Des séquences substantielles sont tournées à l'aide du petit caméscope qui ne quitte jamais George, appareil qui a déclenché les événements, qui en captera le déroulement et qui causera la perte des jeunes conspirateurs.

Autre point commun avec le film de 2001 : après une scène vraiment sinistre (« Êtes-vous fous ? Ne faites pas ça ! » avais-je envie de crier aux jeunes désarmés), l'enjeu de l'histoire change en cours de route, l'attention se porte sur la manière dont les jeunes affronteront leurs responsabilités et leurs remords. L'inéluctabilité des conséquences pèse alors de tout son poids, différemment selon les personnages : la jolie Millie n'était au courant de rien,

mais l'aîné du groupe, lui, écopera d'une bonne part du blâme, tout comme Sam, le cadet, au nom de qui l'on a ourdi cette vengeance.

Dans ce film qui allie petit budget et qualité de la photographie, tous les jeunes acteurs s'avèrent excellents. Rory Culkin (qui jouait le gamin asthmatique dans **Signs**) est à la hauteur du talent de ses frères aînés, que l'on a pu apprécier dans **Party Monster** et **Saved!** (Macaulay Culkin) ainsi que dans **Igby Goes Down**, **The Dangerous Life of Altar Boys**, **Cider House Rules** et **The Mighty** (Kieran Culkin).

Mean Creek aura sûrement quitté les écrans lorsque paraîtra cette critique (s'il y est même apparu dans votre ville...), mais il mérite à coup sûr que vous le cueilliez sur la tablette du club vidéo lorsqu'il paraîtra en DVD. [DS]

Émacié

Si vous avez lu un peu au sujet de **The Machinist**, vous savez que Christian Bale a tenu à perdre trente kilos pour jouer ce rôle d'un insomniaque qui n'a pas dormi depuis un an. Mais il ne faudrait pas laisser l'exploit physique éclipser la qualité du jeu, pas plus que pour la transformation physique de Charlize Theron dans **Monster**. Aucun risque que cela se produise, du reste : dans un cas comme dans l'autre, la vedette est vite oubliée pour laisser place à un personnage tourmenté qui habite pleinement l'écran.

Cet homme dont les côtes apparentes et les clavicules saillantes évoquent un survivant des camps de concentration nazis ou serbes, c'est l'opérateur de machine-outil Trevor Reznik. (Dans ce contexte métallurgique et industriel, impossible de ne pas songer à Trent Reznor, du groupe **Nine Inch Nails** ; en entrevue, le réalisateur Anderson a convenu qu'il en était conscient). Blême, l'air égaré, Reznik hante l'usine où il est employé, il est le seul à voir un énigmatique soudeur du nom d'Ivan Tucker, et son manque de concentration cause un horrible accident où l'un de ses compagnons de travail, Miller (incarné par



Photo : Paramount Classics

Michael Ironside), perd le bras gauche. L'hostilité grandissante de ses collègues le rend graduellement paranoïaque.

S'il n'y avait que ça...

Chez lui, Reznor, grand utilisateur d'aide-mémoire (le cinéphile pense immanquablement à **Memento**, et il n'a pas tort), trouve sur son frigo des *post-it* qu'il n'y a pas collés, petits carrés sur lesquels on a dessiné un pendu et des traits pour un mot de six lettres se terminant par E-R. Tucker, Miller ou killer? Le mystérieux Tucker, croisement entre Telly Savalas et le personnage du colonel Kurtz de Marlon Brando, semble constamment suivre ou attendre Reznor, et sa voiture de sport rouge est la seule tache de couleur dans un film glauque, dominé par le vert. Ajoutons à cela que Reznor, qui se lave les mains au détergent, a pour seules confidentes une prostituée qui l'aime bien (incarnée par Jennifer Jason Leigh) et une serveuse au restaurant de l'aéroport (qu'il fréquente de nuit).



Photo : Paramount Classics

Je m'arrête avant d'en révéler davantage. Si, par l'esthétique de ses décors intérieurs déprimants, **The Machinist** fait parfois penser à un film de David Lynch, il procure (à la différence d'un **Lost Highway** ou d'un **Mulholland Drive**) la satisfaction finale d'un suspense qui se tient, et où tous les détails intrigants s'expliquent. Qui plus est, il ne laisse pas l'impression finale de tricherie que donnait, par exemple, **The Fight Club**. Le jeune réalisateur Brad Anderson, qui nous avait offert le remarquable mais peu connu **Session 9** (2001), prouve qu'il excelle à explorer les tunnels et les sous-sols de la psyché humaine, creusant en particulier les effets du remords et de la culpabilité.

Faute d'appuis financiers états-uniens, le film a été tourné en Espagne et je n'ai pas été surpris d'apprendre que la remarquable direction photo est due à Xavi Giménez, qui avait filmé **Intacto** (non, je n'ai pas une mémoire exceptionnelle : le site Web IMDb fait l'objet de l'un de mes signets les plus souvent utilisés).

Pour ma part, je n'avais pas vu Christian Bale depuis **Equilibrium** (2002, autre excellent film méconnu, de science-fiction

celui-là) et j'ai bien hâte de voir comment, son physique restauré, il s'est acquitté de son rôle de Batman. On croirait que la perte de la raison est quelque chose de facile à jouer (après tout, un malade mental...) mais quand on la voit si brillamment interprétée, l'on doit s'avouer que ce n'est pas donné à tous les acteurs. Le regard hanté de Bale (aidé, à n'en pas douter, par ces orbites creuses obtenues par tant de semaines de jeûne) traduit bien ce qu'on croit être la lente descente de Reznor vers la folie — mais qui s'avère plutôt être le cheminement vers une forme de libération.

J'ai parlé de l'esthétique sombre, froide, souvent métallique du film, avec des moments tout à fait **Twilight Zone** (je pense à une visite de « maison hantée » dans un parc d'amusement, authentiquement troublante), et il me faudrait aussi souligner l'usage hitchcockien de la musique, peut-être un brin trop appuyée à l'occasion, mais plus généralement réussie.

Une mise en garde tout de même, en terminant : âmes sensibles s'abstenir... mais y en a-t-il parmi les lecteurs et lectrices d'**Alibis** ? [DS]

Sans oublier, à moins que...

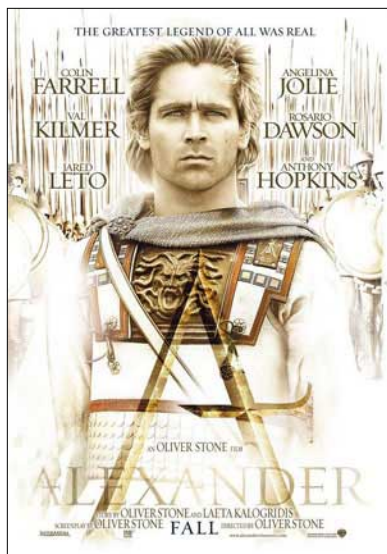
La tradition veut que l'on termine cette chronique par un court rappel des films à ne pas oublier. Dans ce cas-ci, cependant, on préférera brièvement mentionner des films qu'il serait effectivement mieux de laisser dans l'oubli.

Ladder 49, par exemple. Oh, ce n'est pas un mauvais film : si la vie de pompier vous intéresse, voici un regard dramatique mais respectueux (voire idéaliste) sur le métier en question. Mais ceux qui sont à la recherche d'une intrigue complexe préféreront passer à autre chose. Malgré quelques moments enflammés, le film en tant que tel est presque dépourvu de tension dramatique. Tenter de vendre ce film comme un thriller est exploiter injustement les bons souvenirs de **Backdraft**.

Puis il y a (sourir) la nouvelle version américaine de **Taxi**. L'original n'était déjà pas particulièrement fort sur le plan du scénario, voici que le remake est encore moins réfléchi ! Ce à quoi on ajoutera une distribution particulièrement irritante (Jimmy Fallon, Queen Latifah) comme insulte finale. Non, il n'y a pas grand-chose à retenir de ce film : même les amateurs de poursuites automobiles seront assez déçus.

Finalement, c'est inévitable : une œuvre aussi ennuyeuse, indulgente et confuse qu'**Alexander** a tout de même ses bons moments

lorsqu'elle s'étire sur trois heures. Mais même ses quelques images saisissantes ne font rien pour effacer l'impression qu'il s'agit là d'un raté spectaculaire : la biographie d'Alexandre le Grand étant tellement riche, le manque d'intérêt du film d'Oliver Stone est d'autant plus surprenant. Sans passer des pages à énumérer les défauts d'**Alexander**, considérez ceci : l'épisode du nœud gordien ne s'y trouve même pas !



Bientôt à l'affiche

Pour la saison des fêtes, on jouera sur la nostalgie instantanée avec **Ocean's Twelve**, une reprise des cambrioleurs astucieux de George Clooney. Puis, parce que l'on n'a *jamaïs assez* de remakes au cinéma, ce sera une double dose de reprises avec **Flight Of the Phoenix** et **Assault On Precinct 13**. Ceux qui souhaitent des œuvres plus originales pourront toujours se rabattre sur **Hostage** (une adaptation du roman de Robert Crais), où on assiste au retour de Bruce Willis dans un rôle policier, et sur **The Interpreter**, avec Nicole Kidman en tant qu'interprète qui entend quelque chose qu'elle n'aurait pas dû entendre. Votre définition d'« œuvre originale », bien sûr, aura avantage à être calibrée pour Hollywood...

On excusera le cynisme : c'est probablement l'effet de la saison des fêtes. En attendant la prochaine chronique, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, Marie Claude
Mirandette, Norbert Spehner,
François-Bernard
Tremblay

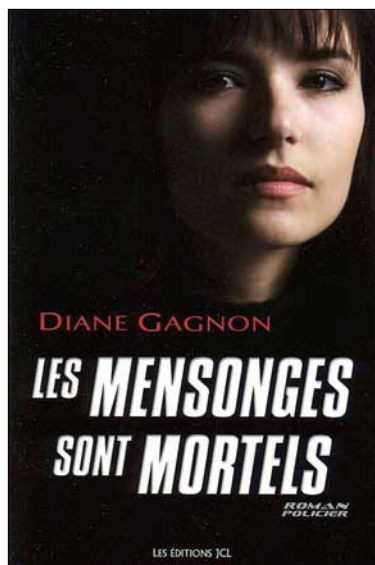
Quelques polars québécois...

Tout d'abord, éliminons deux titres qui passent parfois pour des polars, mais qui n'en sont vraiment pas. Dans *Trois nuits au colibri* (JCL), de Daniel Boivin, il y a certes une enquête policière à la suite d'un double meurtre, mais cet aspect de l'histoire est absolument secondaire et sert de point de départ à une satire du monde du journalisme à la petite semaine. Ce roman n'a donc rien d'un polar, pas plus d'ailleurs que *Péril à la radio* (Stanké), de Robert Blondin, qui se veut une satire de la radio et plus particulièrement de Radio-Canada. Malgré une épidémie de morts mystérieuses, un semblant d'enquête et un procès, l'intrigue (un bien grand mot dans les circonstances) n'a rien à voir avec un récit policier. Dont acte.

Par contre, *La Souris et le Rat* (Vents d'Ouest), de Jean-Pierre Charland, même s'il n'est pas présenté comme un polar (il est sous-titré « Petite histoire universitaire »), est un bon petit roman noir qui se moque joyeusement du milieu académique dans le cadre d'une intrigue policière. Une jeune étudiante, jolie et particu-

lièrement douée, jette son dévolu sur un vieux professeur, vice-doyen antipathique, vieux satyre en chaleur plutôt repoussant qu'elle embobine de façon magistrale. La belle Hélène Buteau est





loin de se douter que ses petites manigances vont avoir des conséquences aussi inattendues que mortelles. Pas vraiment original dans sa thématique — les coucherries entre profs et étudiant(e)s — *La Souris et le Rat* est un récit qui se lit avec plaisir — il y a des passages fort drôles — même s'il ne révolutionnera pas le genre.

Cela ne risque pas d'arriver non plus avec *Les Mensonges sont mortels* (JCL), de Diane Gagnon, qui est malheureusement le polar le plus inepte à avoir été publié depuis fort longtemps au Québec. Un récit tout juste bon à figurer dans notre rubrique assassine « Ici on flingue ! » et digne d'une bonne séance de maltraitement de texte. Je n'en dirai pas plus, je risquerais de faire augmenter ma tension !

Les Larmes du renard (La Veuve Noire), de François Cannicioni, est le deuxième polar de cet auteur à paraître dans la collection « Le treize noir ». Ce nouveau récit n'est pas aussi intéressant que le premier (*Que ma blessure soit mortelle*), car l'intrigue est assez artificielle, « fabriquée » et passablement tirée par les cheveux. Tout comme dans le premier roman,

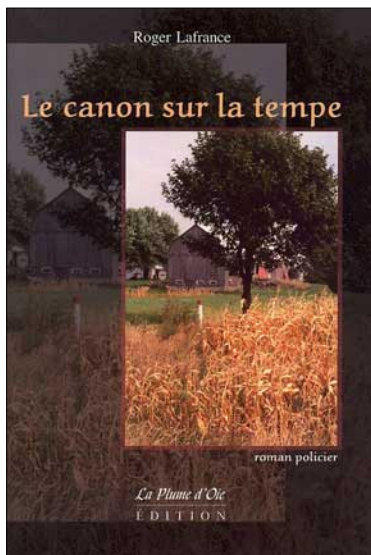
l'inspecteur Léonard Agostini enquête sur une série de morts mystérieuses qui, on le découvrira, ont un rapport avec un épisode oublié de la Seconde Guerre mondiale. Le début du roman ressemble à une brochure publicitaire pour la Corse, l'écriture est moins maîtrisée (abus de clichés), bref, c'est un récit plutôt banal, pas vraiment ennuyeux mais qui ne nous accroche pas vraiment non plus.

L'Évangile de Judas (Robert Laffont), de Robert Leroux et Patrice Lavallée, a été lancé avec fracas — des Québécois publiés chez Laffont ! —, mais disons-le franchement, c'est un pétard plutôt mouillé... Je n'ai jamais vraiment embarqué dans ce récit qui mélange polar et fantastique, et cela pour plusieurs raisons. La première partie est une joyeuse collection de clichés et de lieux communs auxquels s'ajoutent quelques non moins joyeuses invraisemblances. La thématique générale n'est pas du tout originale — souvenez-vous de *La Malédiction* et des dizaines de récits clonés sur le même moule — et il y a plus grave : à la page 188, des policiers



véreux encerclent un restaurant dans l'intention évidente de faire un mauvais parti au héros. Heureusement pour lui, ces professionnels de la chose ont oublié de surveiller l'arrière du restaurant. *Cheap shot!* Cela s'appelle se payer la tête du lecteur! Côté positif, maintenant... Il est indéniable que ces deux auteurs ont un réel potentiel. Il y a du rythme, un certain sens du suspense et du rebondissement, des dialogues crédibles. Ils connaissent les ficelles de ce genre de récit, en ont probablement lu un certain nombre. On attendra donc qu'ils récidivent avec cette fois un sujet original, et surtout une plus grande maîtrise de l'intrigue.

Le Canon sur la tempe, de Roger Lafrance, est une agréable surprise. Le début est assez laborieux et j'ai bien failli laisser tomber au bout de quelques pages. Par exemple, à la page 6, on trouve une dizaine de fois le mot « enquêteur », dont cinq fois en un seul paragraphe de douze lignes. Vous voilà donc prévenus... Une fois passé les deux ou trois premiers chapitres, on finit par embarquer dans cette histoire qui se passe dans une petite ville aux confins des



Cantons-de-l'Est et qui met en vedette Raymond St-Amand, un garagiste qui découvre le cadavre d'un de ses clients. De fil en aiguille, il va se transformer en détective provoquant des réactions insoupçonnées dans sa petite communauté. Une bonne histoire, bien ancrée dans le monde rural québécois, au milieu des champs de maïs et des plantations de marijuana, avec un héros sympathique, bien campé. Moyennant quelques retouches, ce roman mériterait d'être publié dans une collection un peu plus « visible ». (NS)

La Souris et le Rat

Jean-Pierre Charland

Gatineau, Vents d'Ouest (Azimuts), 2004, 241 p.

Les Mensonges sont mortels

Diane Gagnon

Chicoutimi, JCL, 2004, 205 pages.

Les Larmes du renard

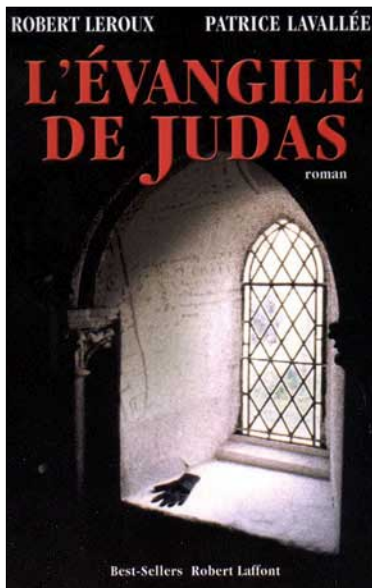
François Cannicioni

Longueuil, La Veuve Noire (Le Treize noir), 2004, 193 pages.

L'Évangile de Judas

Robert Leroux & Patrice Lavallée

Paris, Laffont (Best-Sellers), 2004, 308 pages.



Le Canon sur la tempe

Roger Lafrance

Cap-Saint-Ignace, La Plume d'oie, 2004, 243 p.



À en perdre la Boole

Le Théorème de Boole est le deuxième roman de l'avocat montréalais Pascal Cloutier et ce deuxième livre est la suite (sans en être vraiment une) du *Mystère Boojerooma* (2002).

Qu'est-ce qui peut bien relier des personnages vivants aux quatre coins de la planète, dont un ancien policier de la Sûreté du Québec voulant mettre à jour le mystère entourant le décès de ses deux neveux; l'un des héros du *Mystère Boojerooma*, le bipolaire Gustave Rolland, débarqué à Shanghai après un séjour en Éthiopie et qui se sent toujours traqué par un tueur à gages; un jeune étudiant néerlandais à Paris qui découvre que sa nouvelle blonde lui a caché un nébuleux passé? Croyez-vous aux formules mathématiques? Peut-être est-ce le créateur de

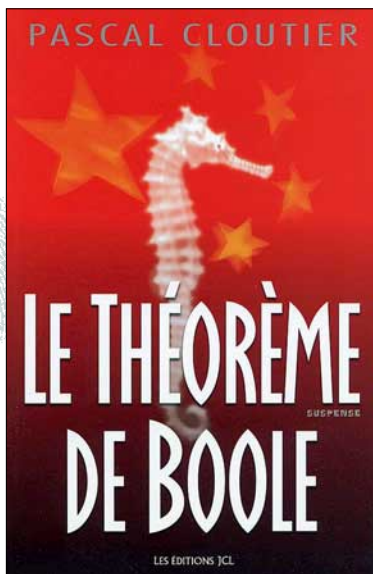
l'algèbre de Boole (qui a donné naissance à l'informatique), Georges Boole, qui détient une partie des réponses possibles?

Pas facile de comprendre où veut nous amener Pascal Cloutier dans son deuxième roman et les formules mathématiques de Boole ne sont pas là pour clarifier les choses. Mais le concept est le concept... Dès le départ, le premier prologue ouvre sur une nébuleuse histoire de sorcière; par la suite, l'auteur nous inquiète sur le sort d'un petit Bolivien. Au premier chapitre, nous avons droit à notre première de plusieurs rencontres avec Georges Boole, puis nous faisons la rencontre de Théodore, un des trois protagonistes de ce roman. Le chapitre deux nous fait renouer avec un héros du *Mystère Boojerooma*, Gustave Rolland tandis que le troisième chapitre nous présente Normand, l'ancien policier de la SQ. Avouez que ça fait beaucoup de personnages, assez en effet pour décourager plusieurs lecteurs de poursuivre leur lecture. Dommage, car plus on avance dans le texte et plus les choses se placent. Il y a cependant beaucoup de digressions qui n'aident en rien la cause de l'auteur et Cloutier perd beaucoup de temps à nous faire faire du tourisme littéraire à Shanghai, aux États-Unis et à Paris ainsi qu'à nous intéresser à la vie du mathématicien britannique Georges Boole plutôt que de nous tenir bien selle pour le suspense intéressant qu'il est en train de bâtir. Parfois l'écriture est porteuse de belle chose — je retiens ici l'assassinat de Lili qui montre bien que l'auteur a du talent —, parfois, c'est plus laborieux et on se croirait dans les notes éparpillées d'un journal de voyage. Conseillons à Cloutier d'être moins pressé la prochaine fois, mais de continuer à être aussi présent et dynamique dans les salons du livre de la province. (FBT)

Le Théorème de Boole

Pascal Cloutier

Chicoutimi, JCL (Suspense), 2004, 333 pages.

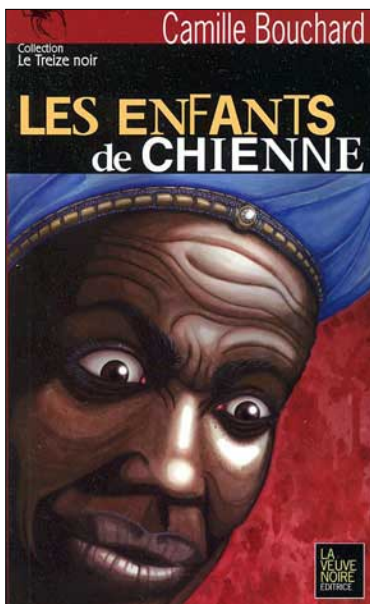


Espion jusque dans la tombe

Devinette : Qui a été finaliste en 2004 au prix Saint-Pacôme du roman policier, a une bibliothèque de la Côte-nord qui porte son nom et est toujours vivant ? Si vous avez répondu Camille Bouchard, vous visez dans le mille. L'auteur pour la jeunesse présente ici un roman d'espionnage bien documenté et d'une grande qualité dont trois extraits avaient été publiés, à l'origine, dans la revue *Alibis*.

On est espion jusque dans sa tombe, pourrait vous dire Bastien, le protagoniste du roman d'espionnage *Les Enfants de chienne* de Camille Bouchard. Du moins pourrait-il vous dire qu'un espion n'est jamais à la retraite. En effet, ce dernier qui, par le passé, avait participé à plusieurs missions secrètes est bien installé en Afrique et pensait bien avoir fini de servir la France. Mais là, ce sont les Américains qui débarquent à l'assaut et réclament ses services. Ils veulent envahir un état du continent africain. Qui Bastien doit-il croire ? Et s'il disait non ? Bastien doit bien se rendre à l'évidence que ces gens-là sont prêts à compromettre tout le monde et qu'encore une fois, il est peut-être en train de servir un complot.

Camille Bouchard a su donner un ton des plus poétique à son roman pour nous faire découvrir tout l'exotisme de ce continent qu'il a lui-même parcouru. Il le fallait peut-être pour créer cette véritable histoire d'amour entre le personnage de Bastien et le continent noir. Le livre est bien documenté et l'on voit bien le rôle joué par les gouvernements, les rebelles et les organismes internationaux. L'histoire, qui se déroule sur seize années, présente des protagonistes sensibles et généreux. Il y a toute cette corruption politique, le trafic d'enfant et les complots qui font du roman de Bouchard l'un des trois meilleurs polars québécois de l'année 2004. Aux dires de plusieurs, nous avons droit ici au meilleur titre publié à ce jour chez La Veuve noire. (FBT)



Les Enfants de chienne

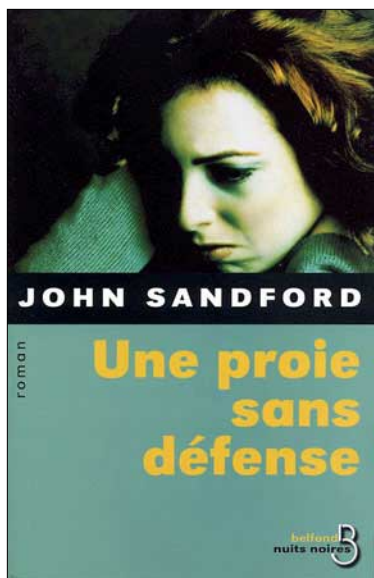
Camille Bouchard

Longueuil, La Veuve noire (Le treize noir), 2004, 305 pages.



L'évangile selon Lucas

J'aime beaucoup les polars de John Sandford (alias John Camp). Je les ai presque tous lus. L'inspecteur Lucas Davenport fait partie de ces quelques personnages de fiction que l'on aime bien retrouver de temps à autre parce qu'on se sent bien en leur compagnie. Mais je dois aussi reconnaître que les romans de cet auteur relèvent du simple divertissement. Ce sont des purs produits de consommation à l'américaine, construits selon des schémas très prévisibles et qui correspondent exactement à ce que l'on attend d'un produit de série : une certaine répétition, pour un lectorat qui ne vise pas l'originalité mais qui tient à se retrouver en territoire connu. Un peu comme les lectrices de roman Harlequin



qui non seulement acceptent mais souhaitent même retrouver les mêmes ingrédients d'un roman à l'autre.

Bref, une fois que j'ai lu un roman de Sandford, j'ai passé un bon moment mais je reste tout de même avec une impression de déjà lu, tout en étant incapable, quelques jours après, de me souvenir du moindre élément de l'intrigue. Ce qui, dans ce cas bien précis, n'a guère d'importance puisque dans à peu près tous ses livres, Sandford confronte son héros à un tueur en série ! Son talent naturel de conteur, son style et son personnage font que je reviens malgré tout à son œuvre et cela sans trop me faire d'illusions.

Dans *Une proie sans défense*, Lucas Davenport, qui a mis un peu d'ordre dans une vie sentimentale aussi agitée que la politique du Moyen-Orient, est aux prises avec un tueur de femmes qui est aussi un respectable professeur d'histoire de l'art. Son obsession : photographier des jeunes femmes blondes et utiliser leur image dans des montages pornographiques. Son rituel : les séduire, les étrangler et les enterrer au même

endroit, sur une colline isolée. La routine, quoi ! On me pardonnera mon cynisme, mais j'ai déjà lu ça des dizaines et des dizaines de fois. Et pourtant, une fois commencé, on a du mal à lâcher ce fichu bouquin. C'est là toute la différence entre un pro, un vrai, et un tâcheron. (NS)

Une proie sans défense

John Sandford

Paris, Belfond (Nuits noires), 2004, 404 pages.



Les feux de l'enfer

L'Ange de feu est le premier roman de Lisa Miscione. Il met en scène Lydia Strong, écrivain spécialisé dans les affaires criminelles et profiler à ses heures, avec des intuitions si fulgurantes qu'il faut au lecteur une certaine dose d'indulgence pour avaler quelques couleuvres narratives. Hormis ce petit détail mesquin, il faut reconnaître que Miscione a du talent pour bâtir une histoire plutôt noire, voire sanglante par bouts. Pour exorciser les démons qui la hantent, oublier le meurtre et le viol de sa mère qui a eu



lieu il y a quinze ans, Lydia Strong est allée habiter dans un trou perdu du Nouveau Mexique appelé Angel Fire. Là, il faut à nouveau que le lecteur indulgent fasse taire son scepticisme naturel et accepte qu'une série de meurtres bizarres se produise dans ce trou improbable. Des paroissiens meurent dans des circonstances atroces. Seul lien entre les victimes : l'église locale, son prêtre plutôt sinistre et son adjoint, un aveugle amateur de guitare. Quand Lydia met son nez dans l'affaire, oh surprise ! le tueur la prend dans son collimateur et le chasseur devient la proie. Pourquoi ai-je soudain l'impression d'avoir déjà lu ça quelque part ?

Lydia reçoit l'aide de Jeffrey Mark, un ancien flic recyclé comme détective et dont elle est amoureuse. L'est-elle vraiment ? Est-ce bien raisonnable pour une jeune femme de son âge de tomber dans les bras de son mentor plus âgé ? Ça tergiverse, ça tergiverse... L'incontournable et inévitable intrigue sentimentale vient se greffer sur cette traque du tueur mais heureusement, cette fois, l'héroïne a la bonne idée de se brancher assez vite et de sauter presto dans un lit avec son Roméo, ce qui nous évite bien des longueurs et des fadaïses.

J'ajouterai que les motivations et les réactions du tueur ne m'ont pas paru très crédibles, que Lydia Strong a souvent un caractère de chien (elle est bornée, colérique), mais que Lisa Miscione réussit malgré tout ça à tirer son épingle du jeu et à créer un assez bon suspense. Pas trop mal, donc, pour un premier roman, mais j'espère qu'il y aura moins d'irritants dans le prochain. (NS)

L'Ange de feu

Lisa Miscione

Paris, Albin Michel (Spécial suspense), 2004, 288 p.

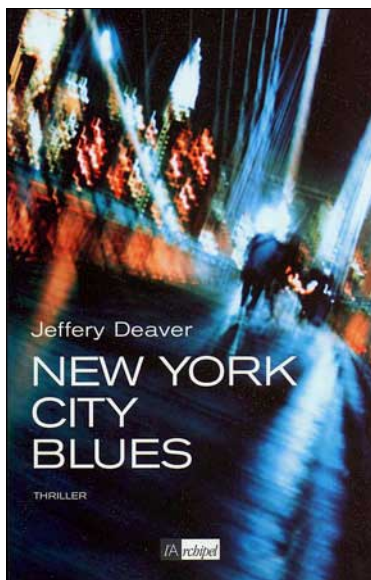


Que justice soit faite !

New York City Blues a été publié en version originale anglaise en 1992 sous le titre *Mistress*

of Justice. Pourquoi n'a-t-il pas été traduit avant ? Impossible de trouver la réponse dans Internet. Aucun doute là-dessus, ce roman de Jeffery Deaver a bien vieilli, même si l'évocation des tours jumelles du World Trade Center dès les premières pages fait presque sourciller. On réalise dès lors que le décor — et le monde — a beaucoup changé en douze ans.

La trame de *New York City Blues* est plutôt simple ; Tracy Lockwood est assistante juridique dans une importante firme d'avocats le jour, et le soir, elle joue des airs de jazz au piano dans un petit club, dans l'espoir dérisoire d'être repérée par un ponte de l'industrie du disque. Un jour, le séduisant Mitchell Reece la convoque d'urgence dans son bureau pour lui confier une mission assez simple aux premiers abords : récupérer un document volé dans son coffre-fort. Malgré ses quelques réticences — Tracy craint de ne pas être assez compétente pour mener à bien sa tâche —, elle accepte. D'un côté, elle est terriblement attirée par le défi qu'elle compare à l'aventure d'Alice au pays des merveilles et de l'autre, cette mission lui



permettra de mieux connaître le mystérieux avocat que toutes les employées du cabinet convoitent.

Sous le couvert d'un thriller, *New York City Blues* est en fait une histoire de sexe, de drogue et de jazz (à défaut de rock'n'roll !) où les retournements de situations sont tellement nombreux qu'on n'est pas toujours certain de comprendre le but de la quête de Tracy. En effectuant ses recherches, elle réalise rapidement que plusieurs personnes ont une dent contre le cabinet Hubbard, White & Willis, à commencer par ses deux associés principaux, Donald Burdick et Wendall Clayton. Ce dernier veut fusionner le cabinet avec une autre firme pour doubler ses revenus et évincer Burdick. Quant à Ralph Dudley, c'est un avocat vieillissant qui arrive à peine à entretenir sa petite-fille Junie, tandis que Sean Lillick est un jeune loup, pas très doué comme avocat, mais l'un des fidèles soldats de Wendall Clayton. Thomas Sebastian est sans aucun doute le plus retord des jeunes avocats de la firme et le plus frustré par sa situation chez Hubbard, White & Willis. Jusqu'où ira-t-il pour se venger de ses supérieurs, qui ont refusé qu'il devienne l'un de leurs associés ? En tout cas, quand Tracy découvre qu'il a fait des recherches à son sujet, elle s'en méfie au plus haut point. Avant longtemps, elle regrette énormément d'avoir mis le pied dans cet immense panier de crabes, mais une fois partie, pas question de revenir en arrière. Avec humour, elle se lance à corps perdu dans son enquête et se retrouve de l'autre côté du miroir, comme l'Alice de son conte favori.

New York City Blues compte tellement de personnages et d'intrigues secondaires qu'il est parfois difficile de s'y retrouver. Les personnages sont plus grands que nature — pour ne pas dire clichés —, mais en réalité, cet aspect caricatural ne nuit pas vraiment à l'histoire, parce que l'humour est toujours sous-jacent. Jeffery Deaver, mieux connu pour *Le Désosseur* (paru chez Calmann-Lévy en 1998 et porté à l'écran depuis avec Denzel Washington et Angelina Jolie), prend plaisir à conduire le lecteur

sur pleins de fausses pistes et c'est probablement le meilleur aspect du roman. Bien malin celui qui saura trouver le coupable avant la fin. (CF)

New York City Blues

Jeffery Deaver

Paris, L'Archipel (Thriller), 2004, 347 pages.



En route pour l'abattoir !

Je ne les ai pas comptés... Je suis désolé, mais je n'ai pas assez de doigts pour déterminer le nombre exact de cadavres qui parsèment l'intrigue explosive de *La Cage aux singes*, le récit ultra-noir de Victor Gischler, son premier roman à paraître dans la Série Noire. Ça tire dans tous les coins, du petit calibre, du moyen calibre, du gros calibre et les victimes tombent comme des mouches, page après page ! Et quand ça ne tire pas, ça étrangle, ça surine, ça crame, tout est bon pour trucider l'ennemi. Faut dire que le « héros » est un homme de main de Stan, un boss de la mafia d'Orlando. Et quand Stan a besoin de récupérer des dettes,



de régler quelques comptes ou de redresser quelques torts, il peut toujours compter sur Charlie Swift, un as de la gâchette qui lui est dévoué corps et âme. Mais Stan se fait vieux et de jeunes loups convoitent la succession. Quand un dénommé Beggar Johnson décide que Stan doit passer la main, la bagarre éclate, la guerre est déclarée. En l'espace de quelques heures, Stan a disparu et ses hommes de main sont abattus les uns après les autres. Seul Charlie arrive à sauver sa peau *in extremis*. Il part à la recherche de Stan et en profite au passage pour régler quelques comptes avec les malfrats qui lui courent après.

Menée à un rythme fou de pianiste speedé, l'intrigue déboule jusqu'au final sanglant comme il se doit. Entre-temps, Charlie a quand même fait la connaissance de la belle Marcie, taxidermiste de son état, ce qui apporte une petite lueur d'espoir, un peu de répit dans ce roman ultra-*hard-boiled*. Le problème avec ce genre d'histoire, aussi passionnante soit-elle (et elle l'est !), c'est que le lecteur s'identifie avec le personnage principal. Or Charlie, même s'il est très intelligent, sensible à sa rude manière, rusé, « héroïque », d'une loyauté à toute épreuve envers son boss et ses amis, Charlie donc est une petite frappe, un tueur redoutable qui élimine sans remord aussi bien les hommes que les femmes qui se trouvent sur son chemin. Ça nous met dans une position bien inconfortable puisque du coup, étant le narrateur, pour nous, il devient « le bon gars » de cette histoire qui sent la poudre. Mais quel conteur magistral ! (NS)

La Cage aux singes

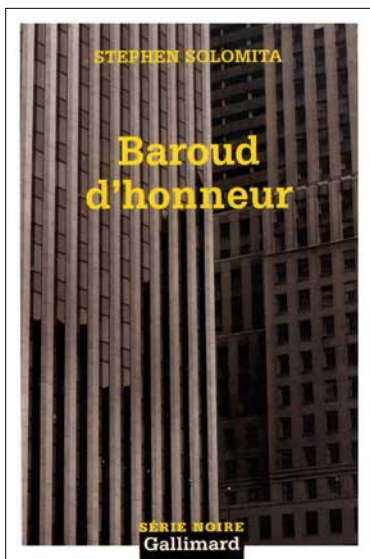
Victor Gischler

Paris, Gallimard (Série Noire), 2004, 288 pages.



Un fort parfum de corruption...

Baroud d'honneur, le premier roman de Stephen Solomita à paraître dans la Série Noire, est un des meilleurs polars que j'ai lus en 2004.



Voilà un livre magnifique qui est parfaitement à sa place dans cette collection, un bon gros roman *hard-boiled* dans la vraie tradition du genre, celle qui remonte à Chandler, Hammett et cie. Pas d'intrigue sentimentale artificielle pour séduire le lectorat féminin, pas de super-héros machos non plus pour les mecs, non, rien qu'un récit noir, réaliste, avec des personnages qui ont des tripes (et du sang, hélas !).

Tout commence par la découverte du cadavre d'une femme nue dans une voiture en stationnement. Malgré l'absence de preuves, les enquêteurs inculpent Billy, un jeune clochard pas très futé, à la limite de la débilité, qui est condamné par un juge corrompu. Peu de temps après, trois personnes vont reprendre l'affaire dans le but d'innocenter le malheureux Billy et de prouver la corruption de la police et de la justice. Ces trois personnages sont, dans l'ordre, un vieil avocat retors qui juge que le salut de son âme exige qu'il arrache de temps à autre un innocent aux griffes du système, un jeune privé engagé par le dit avocat, et un vieux flic alcoolique qui a participé aux premières étapes de l'enquête et qui a découvert que rien n'a

été fait selon les règles. Malheureusement, nos trois acolytes vont se heurter à un mur de silence et d'hostilité, car si Billy n'est pas le coupable, il y a bien un meurtrier et il semble qu'il bénéficie de la protection de la police. L'enquête est longue, laborieuse, très dangereuse, et personne n'en sortira indemne.

La morale de cette histoire ? Avec Stephen Solomita, la ville de New York a peut-être perdu un chauffeur de taxi, mais elle a gagné un excellent écrivain ! (NS)

Baroud d'honneur

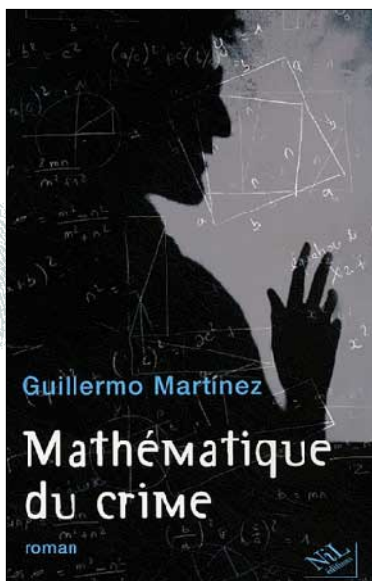
Stephen Solomita

Paris, Gallimard (Série Noire), 2004, 541 pages.



Ces équations qui tuent...

Mathématique du crime, de Guillermo Martínez, un auteur argentin, est un « polar pour érudits », un de ces trucs hors norme dont l'intérêt réside moins dans le déroulement de l'intrigue policière que dans l'idée générale de la chose.



L'histoire se passe à Oxford, haut lieu du savoir, où un tueur en série adresse à l'éminent logicien Arthur Seldom de mystérieux messages qui sont autant de fragments d'une démonstration mathématique écrite en lettres de sang. Avec l'aide du narrateur, un féru de mathématiques, Seldom va tenter de résoudre cette énigme aussi cérébrale que sanglante. En cours d'enquête, le lecteur ébahi aura droit à des savantes considérations sur le plus ardu problème des mathématiques, le théorème de Fermat (à la veille d'être résolu), sur les abstractions de Wittgenstein et de Gödel (accrochez-vous les neurones !), sur les mystères des sectes pythagoriciennes et les antiques secrets de la magie. Et pendant tout ce temps, le tueur continue de faire des victimes... Tout cela est fort plaisant, élégamment érudit, certes, mais l'intrigue policière est mineure dans la mesure où elle est constamment interrompue par des considérations très savantes sur des théories mathématiques complexes. De plus, la résolution des crimes est assez décevante, à la limite de la duperie (du moins est-ce ainsi que je l'ai perçue !).

L'auteur, mathématicien et écrivain, a certainement dû prendre un certain plaisir à jongler avec des concepts aussi complexes et à les intégrer dans une intrigue de roman populaire. Mais pour le lecteur qui embarque volontiers dans les prémisses de cette histoire rocambolesque, la résolution de l'équation n'est pas à la hauteur des attentes. Tout se passe comme si l'auteur s'était piégé dans sa propre intrigue (phénomène assez fréquent dans le polar, notamment chez les auteurs débutants) : pour s'en sortir, il doit exécuter un tour de passe-passe pas très convaincant. (NS)

Mathématique du crime

Guillermo Martínez

Paris, Nil, 2004, 268 pages.



La femme qui a lu l'ours

L'Ours polar, cette revue bimestrielle qui a vu le jour à la fin du dernier millénaire, fait la preuve qu'une publication modeste, en terme de fréquence de parution et de format, peut néanmoins s'avérer viable. Et même s'imposer, lentement mais sûrement, par la qualité du travail de certains de ses collaborateurs et par leur réflexion sur un genre de plus en plus à la mode.

Dans ce numéro (septembre 2004), on retrouve quelques interviews d'auteurs qui ont récemment fait l'actualité littéraire et qu'il faut absolument découvrir : Jean-Paul Jody, rencontré lors de la sortie de son troisième opus, *La Position du missionnaire*, chez Les Contrebandiers, roman à la limite du soutenable se déroulant sur fond de guerre rwandaise ; Chad Taylor, auteur néo-zélandais dont le premier roman, *Shirker*, fut l'une des grandes découvertes de l'année 2002 et qui récidive avec *Electric*, chez Christian Bourgois (les deux interviewés par Sébastien D. Gendron) ; et le photo-reporter devenu romancier, Patrick Bard, rencontré lors de la sortie de son second titre, *L'Attrapeur d'ombres* (Seuil/Thriller). Si le ton familier de ce dernier entretien, signé Christophe Dupuis, dérange (le tutoiement a-t-il sa place

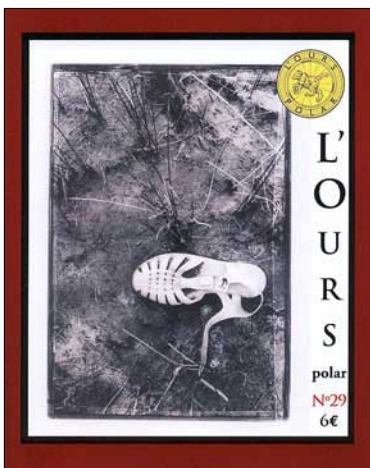
dans un contexte professionnel, et ce même si les deux personnes en question sont intimes à la ville ?), le regard qu'il pose sur le travail de Bard n'est certes pas sans intérêt.

Au nombre des textes thématiques, mentionnons le texte signé par l'équipe polar de la librairie Mollat sur le polar adapté au cinéma, lequel ne manquera pas de susciter la curiosité des amateurs de film noir. Et comme à l'habitude, les « Lectures des Ours », les « Livres plus anciens » et la chouette section intitulée « Lectures des Oursons », consacrée au polar jeunesse. Et, comme c'est la règle, une nouvelle d'un auteur à découvrir : « Pomme Z », d'André Marois.

Si vous ne connaissez pas cette revue, le moment est bien choisi de le faire, car ce numéro est un assez bon cru qui incarne bien l'esprit de *L'Ours* : sympathique et convivial sans pour autant sacrifier à l'autel de l'accessibilité la qualité. Soulignons aussi que cette revue a permis à ses lecteurs de découvrir, au fil des ans, les littératures de diverses parties du monde, notamment de l'Afrique, ce qui n'est pas rien dans un univers trop souvent obnubilé par la seule littérature anglo-saxonne (surtout américaine, est-il besoin de le mentionner). Seul bémol à propos de ce numéro : un plus grand nombre de plumes permettrait de multiplier les points de vue et de varier les approches, ce qui manque parfois à *L'Ours*. Et puis, les noms des auteurs au sommaire sont franchement à s'arracher les yeux !

Pour en savoir plus sur le contenu des précédents numéros, on consultera le site de la revue (<http://patangel.free.fr/ours-polar/index.php>) qui, malheureusement, ne recense que les treize premiers numéros, soit de 1998 à 2001. Une mise à jour du site serait la bienvenue. (MCM)

L'Ours Polar 29
Saint-Macaire, 52 pages.



Trop, c'est trop ! Pis cétacé !

Voici une parution isolée d'un Poulpe, alors qu'on croyait la collection éteinte à jamais. De surcroît, il s'agit ici du troisième titre de J. J. Reboux de cette collection dans laquelle le cahier des charges original (qui semble bien loin des préoccupations actuelles de l'éditeur) limitait les auteurs à la production d'un seul titre. On apprend au début du livre que c'est Reboux qui se cachait derrière le pseudonyme Gabriel Lecouvreur (l'auteur, dans ce cas-ci, et non le personnage... en fait, l'information était déjà donnée dans le dico de Mesplède), ce qui lui fait maintenant autant de titre publié dans la collection (3) que Didier Daeninckx. Et puis après ? Avait-on réellement besoin de ce roman qui, à la limite, n'est même pas un polar ?

Gabriel Lecouvreur alias Le Poulpe part pour Cuba. Gérard, avec qui il vient de se brouiller une fois de plus, lui remet une enveloppe contenant des billets d'avion, carte et passeport. Sans se poser de question, Le Poulpe s'embarque... mais c'est à sa descente de l'appareil

que les problèmes commencent quand il remet un faux passeport au nom de Walker Bush plutôt que celui qui portait son nom. On l'arrête, l'enferme. Mais qu'est-ce qu'il lui prend de crier dans son sommeil « Libérez Batista » ? Il sait que cela vient d'un graffiti qu'il a lu : « Libérez Battisti ! Enfermez Dantec ! » Deux types qu'il ne connaît même pas. Libéré, il débambule, fait des rencontres... des rencontres de gens qui lui sont inconnus, mais qui ne cessent de l'appeler Gabriel. Qu'est-il venu faire à Cuba. Qu'attend-t-on de lui ? Et si c'était Fidel Castro lui-même qui lui expliquait le but de sa visite ?

Lecouvreur n'a plus rien à voir avec Lecouvreur... Pas l'ombre d'un Poulpe dans ce Poulpe. Disparue la situation initiale, disparu le fait divers sur lequel Le Poulpe s'appuyait pour partir à l'aventure ; disparu le deuxième chapitre se déroulant au Pied de porc, troquet de Gérard et Maria, devenu le quartier général du héros, disparu Vlad, le cuisinier, disparu Jacques Vergeat, disparu Pedro, le parrain et fournisseur officiel du Poulpe qui a passé l'arme à gauche (ceci dit sans vouloir faire de mauvais jeu de mots), et pour finir, exit Cheryl, la pulpeuse coiffeuse et maintenant ex-petite amie de Gabriel. Question : Pourquoi écrire (et publier) un Poulpe quand on ne désire pas en faire un ? Reboux devrait se mettre à travailler un peu plus sur son œuvre plutôt que d'essayer des coups douteux ici et là, idée que je partage tout à fait avec le collègue Paul Maugendre qui a déjà souligné ce fait à juste titre.

Il y a aussi tous les petits à côté sur la libération de Cesare Battisti, les propos contre Dantec qui a renié la France pour s'installer au Québec et la fin, cette fin de roman dont je ne dirai rien... parce qu'il y aurait trop et rien à dire à la fois. (FBT)

Castro, c'est trop !

Jean-Jacques Reboux

Paris, Baleine (Le Poulpe), 2004, 347 pages.

